

## Bernard Nominé

### Le symptôme : une question ou une solution \* ?

Classiquement, le symptôme se présente comme une plainte adressée à un médecin. Il y a quelque chose qui ne tourne pas rond et qui est supposé faire signe au médecin, qui doit en trouver la cause et la traiter. La psychiatrie et donc la psychanalyse ont hérité de cette tradition médicale du symptôme, d'autant qu'il n'est pas rare que la médecine se tourne en dernier ressort vers les praticiens de la santé mentale pour solutionner les symptômes qui lui sont restés indéchiffrables.

Concernant la pratique psychanalytique, le symptôme est quelque chose qui fait souffrir sans qu'on comprenne pourquoi et le psychanalyste est celui à qui on adresse cette plainte. Tout commence par cette question que le psychanalyste est amené à poser aux personnes qui viennent le consulter : « Qu'est-ce qui vous amène ? » Quand je reçois un enfant accompagné de ses parents, je remarque qu'il est rare que l'enfant sache répondre à cette question. Quand il y répond, ça ne concorde pas toujours avec ce qui fait problème pour les parents.

Je me souviens de cet enfant accompagné par ses parents. Quand je lui demande quel est le problème, il reste muet ; au bout d'un certain temps, il finit par me dire que son petit frère le mord, dans le dos ! Ce qui est intéressant, c'est que cette plainte ne concorde pas avec celle des parents. Pour les parents de cet enfant, le problème, c'est qu'il ne veut pas faire ses devoirs, et qu'il faut se battre tous les soirs. Alors qu'en classe ce garçon rase les murs et sait faire juste ce qu'il faut pour qu'on l'oublie. C'est dans l'écart entre ces deux plaintes, ces deux façons d'énoncer le problème, qu'il y a quelque chose à saisir.

Côté parents, on pourrait dire que cet enfant fait problème parce qu'il se refuse à entrer dans le programme qu'ils ont pour lui, il s'oppose, et eux souffrent de cette guerre. Mais le repli silencieux de cet enfant donne à penser que lui aussi souffre de cette situation. Quelque chose coince, quelque chose qui fait que cet enfant ne veut pas entrer dans le cadre que ses

parents lui ont tissé, et, en même temps, moins il veut y entrer et plus la pression parentale s'exerce, plus l'étau se resserre.

Quand je demande à ces parents ce qu'il s'est passé dans la petite enfance de leur garçon pour qu'on en soit arrivé là, ils me dévoilent que le problème est très ancien, parce que cet enfant est né avec quelques malformations qui ont gâché la joie légitimement attendue de la naissance de ce premier enfant. Il a fallu l'intervention douloureuse d'un chirurgien pour corriger le problème. Cela a occasionné une souffrance corporelle qui concernait la bouche et l'axe digestif pour ce nourrisson et une douleur psychique pour ses parents.

Et, au fond, je me dis que cette première consultation est l'occasion de mettre en mots cette plainte qui n'a jamais été vraiment formulée : certes les parents souffrent de ne pas avoir l'enfant idéal qu'ils attendaient, mais l'enfant souffre, lui aussi.

J'ai fait appel à cette vignette clinique pour introduire cette fonction du symptôme. Il se présente là comme quelque chose qui fait signe que parents et enfant se cognent contre une vérité impossible à dire.

Il y a dans le séminaire de Lacan intitulé *Les non-dupes errent* cette formule saisissante : « Qu'est-ce qu'une vérité, sinon une plainte ? » Il s'agit pour l'analyste d'« accueillir la vérité comme plainte <sup>1</sup>. » Cette vérité comme plainte, c'est la confrontation avec ce qui cloche, ce qui ne se laisse pas facilement ranger dans la répartition binaire. En définitive, c'est une définition possible du réel. Dans *Les non-dupes errent*, Lacan définit le réel comme le chiffre trois, c'est-à-dire ce qui n'entre ni dans l'Un de l'universel, tel qu'on considère l'univers symbolique, ni dans la bipartition facile, qui nous tranquillise, du deux qui caractérise le monde imaginaire.

La vérité fait souffrir l'être parlant, elle ne fait souffrir que lui, d'ailleurs, car les êtres qui ne parlent pas ne se soucient pas de ce qui est vrai ou faux. La vérité fait souffrir l'être parlant parce qu'elle surgit toujours en s'opposant. Ce qui est admis comme vrai aujourd'hui sera sans doute démenti demain. C'est ce que Lacan appelle joliment *les simagrées* de la vérité. La vérité « est un tissu de contradictions, c'est bien pour ça que le premier pas à faire, c'est de la suivre dans toutes ses simagrées <sup>2</sup>. »

La vérité se présente comme un tissu de contradictions qu'on voudrait résoudre. D'où la plainte, car on n'y arrive pas. Lacan nous engagerait plutôt à nous y faire et à nous résoudre à cette conjonction tout aussi impossible que *Le Mariage du Ciel et de l'Enfer*. C'est le titre d'un recueil de William Blake, un poète et illustrateur anglais du XVIII<sup>e</sup> siècle. Dans ce texte étrange, Blake fait l'apologie des contraires.

Voici ce qu'il écrit en préambule : « Sans contraires, il n'est pas de progression. Attraction et Répulsion, Raison et Énergie, Amour et Haine, sont nécessaires à l'existence humaine. » Et dans le recueil de ses aphorismes où Blake confie au travail poétique le traitement de ces contradictions, on peut lire ceci : « On ne peut jamais dire la vérité de façon compréhensible sans en faire un objet de croyance <sup>3</sup>. » Autrement dit, réduire l'opposition des contraires qui est la manifestation commune de la vérité ne peut conduire qu'à la religion. La voie de la religion est de réduire l'alternative et d'imposer un sens.

Notre voie à nous, psychanalystes, est celle d'*accueillir la vérité comme plainte*. Plainte de ne pouvoir la dire que de façon incompréhensible, plainte de ne pouvoir la ressentir que comme problématique, faite de contradictions ; on ne peut la dire, de façon compréhensible, qu'en l'amputant de sa moitié contraire. Elle n'est alors plus vraie. C'est dans ce sens qu'on peut entendre ce que Lacan appelait le mi-dire de la vérité. Les simagrées de la vérité proviennent de ce qu'elle ne peut que se mi-dire.

Le symptôme dont mon petit patient et ses parents se plaignaient fait signe de cet impossible à dire la vérité. Alors, accueillir la vérité comme plainte, c'est accepter ce gros mensonge du symptôme comme signe du mariage impossible entre les exigences du ciel et les poussées de l'enfer. Le symptôme pose question, certes, et on nous met en devoir de le déchiffrer. Mais à bien y regarder, on voit qu'il est d'emblée une solution, une solution de compromis entre le ciel et l'enfer. Freud parlait, d'ailleurs, du symptôme comme formation de compromis entre les exigences du surmoi, les intérêts du moi et les revendications pulsionnelles du ça. Ce qui était déjà une façon d'entrevoir la fonction de quart élément du symptôme.

Mais si l'on en reste à la fonction du symptôme comme énigme que l'analyste est supposé savoir résoudre, alors on est dans le registre du symptôme comme sens, et Freud réfère ce sens exclusivement au domaine sexuel. Rappelez-vous que dans les deux exemples qu'il présente dans son article sur le sens des symptômes, le symptôme est déchiffré comme substitut d'un rapport sexuel qui n'a pas eu lieu ou qui ne devrait pas avoir lieu. Vous savez que Lacan en a déduit que, chez Freud, le sens vient à la place du sexuel qu'il n'y a pas, c'est-à-dire, pour reprendre la tonalité de William Blake, que le sens vient suppléer au mariage impossible entre le ciel et l'enfer.

Il faut remarquer que, dans sa *Note sur l'enfant*, Lacan ne dit pas autre chose quand il énonce que « le symptôme de l'enfant se trouve en place de répondre à ce qu'il y a de symptomatique dans la structure familiale <sup>4</sup>. » Et il précise qu'il « peut représenter la vérité du couple familial <sup>5</sup>. »

Les psychanalystes d'enfants, les psychothérapeutes, les éducateurs en ont fait leur credo, la solution à tout faire pour résoudre l'énigme du symptôme de l'enfant. Aujourd'hui, il m'apparaît que cette solution reste, en fait, très freudienne et qu'il faudrait peut-être la nuancer, en tout cas l'explicitier.

Ce qu'il y a de symptomatique dans la structure de la famille, c'est qu'entre père et mère il y a le symptôme, non pas le symptôme de l'enfant mais la fonction symptôme, c'est-à-dire que classiquement, dans les meilleurs cas, le père aura fait de la mère son symptôme. Nous en sommes là à compter un, deux, trois. Mais le symptôme de l'enfant, c'est autre chose, c'est un quatrième terme. Et si je me réfère aux dernières élaborations de Lacan sur la fonction du symptôme, c'est effectivement un quart élément nécessaire à la connexion des trois autres.

Quand mon petit patient m'annonce qu'il vient me voir parce que son petit frère l'a mordu dans le dos, j'accueille cette plainte comme représentant une vérité, la sienne, qui ne peut se dire et qui a à voir avec sa souffrance et sans doute avec celle de ses parents face au lièvre tout à coup soulevé de la malformation à la naissance. La solution de compromis ne se réfère pas seulement à ce qui cloche entre père et mère, mais aussi à ce qui cloche dans la famille entre père, mère et enfant.

L'enfant idéal attendu par le couple parental est un point I, un des sommets du triangle symbolique que Lacan situe sur son schéma R. Si la conduite de l'enfant fait symptôme, c'est sans doute parce que l'enfant se tient à distance de ce tiers symbolique.

Dans la configuration de mon petit patient, le symptôme qu'il m'amène est la morsure du petit frère, c'est cela sa vérité comme plainte. Ce que je crois comprendre alors, c'est que le petit frère symptôme est l'obstacle que ce jeune patient désigne comme ce qui l'empêche de rejoindre l'idéal parental.

Les enfants qu'on nous adresse sont majoritairement des enfants qui ne collent pas à cet idéal parental. D'où le premier recours des parents vers des rééducateurs dans l'espoir qu'ils gomment le symptôme, c'est-à-dire qu'ils aident l'enfant à entrer dans le cadre attendu. C'est ainsi que le symptôme disparaît comme tel au profit d'une dénomination dans une série de dys... dyspraxie, dyslexie, dysorthographe, qui privilégie le dysfonctionnement neurologique et dénie non seulement le sens du symptôme mais aussi sa fonction de nœud familial.

Le symptôme a en effet une fonction sociale. Il fait appel et il demande la reconnaissance. Souvenez-vous de ces gens qui se sont mis à porter un gilet couleur canari et qui se sont mis en travers de nos routes,

nous empêchant de tourner en rond autour de nos ronds-points. Ce mouvement était symptomatique d'une certaine dissolution de nos liens sociaux. Il illustre très bien la fonction sociale du symptôme. C'est en cela que le symptôme est une solution, une solution certes la plupart du temps embarrassante, mais c'est une solution.

J'entendais récemment un jeune collègue exposer le cas d'une de ses patientes, dont le symptôme anorexique réussissait à mobiliser deux couples, l'un formé de sa mère remariée à un beau-père et l'autre de son père remarié à une belle-mère. Ces quatre-là s'étaient rapprochés du collègue pour essayer de comprendre ce qu'il se passait. Avec son symptôme, cette jeune femme réunissait ce curieux attelage de deux couples, au point que le collègue nous confiait son impression que la jeune fille avait deux pères et deux mères. Les quatre se sentaient concernés par le symptôme de la jeune fille.

Quand on se sent concerné par le symptôme d'un autre, qu'on le veuille ou non, on y participe. C'est évident dans la névrose. Qu'on pense au symptôme hystérique classique qui mime bien souvent le symptôme d'un autre. La jeune fille du pensionnat à laquelle Freud fait allusion voit une camarade s'évanouir à la lecture d'une lettre reçue de son petit ami ; se sentant concernée par le trouble de sa copine, elle s'évanouit à son tour. Le symptôme de l'une prend l'autre dans sa boucle. Le symptôme hystérique fait ainsi lien social. Et ce lien social, qui ne se construit que sur la parole, vient pallier le corps à corps que l'hystérie refuse.

Le symptôme est *un évènement de corps* <sup>6</sup>, c'est une évidence, mais c'est à entendre dans le sens d'une solution qui vient au secours du névrosé pour l'assurer qu'il a un corps, un corps qui tient le coup, qui ne part pas à la dérive, en pièces détachées.

Le corps a la structure d'une chaîne borroméenne, il est fait de l'enlacement d'une entité imaginaire, l'image du corps si essentielle dans les premiers pas de l'identification, puis d'une entité symbolique, cet idéal du moi qu'on lui propose comme modèle à suivre pour être reconnu et aimé, mais ces deux entités imaginaire et symbolique ne se rejoignent que par l'intermédiaire d'une troisième, le corps réel, qui a ses propres exigences de jouissance, ses propres limites. Un corps qui tient le coup noue ces trois registres. Quand il nous propose cette construction, Lacan ne s'en cache pas, ce corps strictement borroméen est un modèle idéal. Et dans ses derniers développements, il nous laisse entendre que bien souvent les trois registres ne sont noués que par un quatrième, qui est justement le symptôme. C'est donc la solution pour éviter la catastrophe corporelle que le

névrosé peut connaître sous la forme de l'angoisse de dépersonnalisation lorsqu'il perd le recours du symptôme par exemple. C'est ce que les phobiques ou les obsessionnels décrivent très bien lorsqu'ils essayent de franchir l'obstacle de leurs symptômes, que le phobique s'enhardisse à dépasser les limites qu'il s'impose ou que l'obsessionnel essaye de déroger à ses rituels.

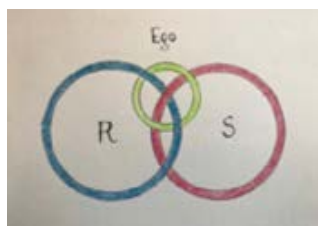
C'est dans la mesure où l'on peut considérer que le symptôme, événement de corps, est une solution pour ce corps, que l'analyste n'a pas à s'arc-bouter pour le faire disparaître à tout prix. C'est à l'analysant de savoir à quel moment il pourra s'en passer. La plupart du temps, il s'en passe sans s'en apercevoir. C'est l'indice qu'il a trouvé une autre solution. Celle du transfert dans un premier temps, qui lui offre la possibilité de se servir de l'analyste comme symptôme. Il lui faudra du temps ensuite pour pouvoir dissoudre ce lien transférentiel symptomatique sans craindre de retomber sur la nécessité de ses anciennes entraves. Cela suppose qu'il ait appris à faire le nœud autrement. C'est essentiellement à cela que peut servir une analyse.

Un mot, pour terminer, sur la configuration de la psychose. Lacan s'est servi du cas de l'écrivain James Joyce pour nous montrer comment certains sujets qui ont hérité d'une chaîne borroméenne défectueuse peuvent malgré tout s'en sortir. Lacan construit une spécificité de la structure dont Joyce a hérité qui fait que chez lui le réel de la langue infiltre l'ordre symbolique. Autrement dit, réel et symbolique se connectent l'un à l'autre laissant le troisième registre, celui de l'image du corps, à la dérive.

Lacan repère ce mélange entre les deux registres à partir d'un phénomène très joycien que Joyce lui-même décrivait comme ses *épiphanies*. Il s'agit de phrases courtes, de quelques mots, avec lesquels Joyce résume des moments fugaces de son existence. Ces mots avaient pour lui une densité extraordinaire sans pour autant avoir le moindre sens. Cette irruption de quelques mots qui s'imposent est pour nous assez évocatrice de ce qu'on appelle un phénomène élémentaire. Pour ne pas se laisser envahir par cette langue parasite, Joyce a décidé de noyer ces débris de langage, de les intégrer dans son œuvre écrite. Cela prend de ce fait l'allure d'énigmes que le lecteur devra essayer de résoudre.

L'écriture de l'épiphanie et son insertion dans le texte littéraire de Joyce ont l'air de rétablir un ternaire entre réel, symbolique et écriture du texte joycien. Étant donné que ce ternaire laisse hors jeu l'imaginaire, il n'y a pas de production de sens. Rappelez-vous que le sens se produit entre l'imaginaire et le symbolique. C'est l'hypothèse échafaudée par une collègue, auteure d'un très bon livre sur l'écriture du symptôme. Elle y dessine la structure de l'épiphanie joycienne en nouant le réel et le symbolique déjà

enlacés par un troisième rond qui est le clip avec lequel Lacan rétablit par l'ego le ternaire RSI dans le cas de Joyce.



Mais quelle n'a pas été ma surprise quand j'ai essayé de faire ce nouage ! Ce clip ne sert à rien, il se défait tout seul. Cette expérience a le mérite de démontrer qu'il ne faut pas se contenter d'une mise à plat du nœud. Une telle mise à plat peut induire en erreur. Mais cette erreur est pour moi salutaire, car elle démontre que l'insertion de l'épiphanie ne suffit pas à établir un ternaire stable pour Joyce.

Pour que le clip tienne, il faut ajouter le rond de l'imaginaire qui du même coup va se trouver amarré à l'ensemble, réalisant une chaîne à quatre.

Quelle conclusion puis-je tirer du fait qu'il faille nécessairement un quatrième élément pour que ce clip tienne ? Eh bien, je crois pouvoir mettre la nécessité de ce quatrième élément en rapport avec le fait qu'il faut que Joyce imagine ses lecteurs cherchant à déchiffrer son texte pour qu'il prenne valeur d'énigme, dont on sait que c'est le comble du sens. Autrement dit, cette quatrième dimension est pour Joyce de l'ordre du lien social, ce sont les petits autres qui le lui fournissent. D'où l'importance de la publication. C'est inouï d'ailleurs qu'il ait réussi à faire publier *Finnegans Wake*.

En insérant ces épiphanies dans son texte, Joyce instaure un clip entre réel et symbolique qui redouble leur enlacement de départ, permet aussi de coincer l'imaginaire et réussit donc à donner à Joyce une sorte de consistance imaginaire.

Ce n'est pas celle de l'image narcissique qui implique le corps comme imaginaire et qui témoigne que l'imaginaire est couplé au symbolique, c'est-à-dire à l'idéal du moi qui est prescrit par l'Autre. C'est autre chose, c'est ce que Lacan désigne comme l'ego, qu'il a extrait du texte même de Joyce semble-t-il. C'est ce qui fait que Joyce se veut « book of himself <sup>7</sup> » et peut-être même « The Book », c'est-à-dire la référence sacrée de l'Irlande exposée à Dublin. Cet ego de Joyce se fonde sur son image, son style d'écrivain. C'est ce qui fait qu'on le reconnaît entre mille, notamment comme l'auteur de *Finnegans Wake*, que les joyciens considèrent comme *The Book*.

Ce n'est pas l'ego du névrosé qui implique l'idée qu'il a de soi comme corps et qui suppose que le réel de son corps soit amarré au symbolique et que cela ait des effets sur le corps tel qu'il le vit. Ce nœud n'est rien d'autre que l'inconscient, chez le névrosé. Il n'y a pas d'inconscient qui ne soit noué à l'imaginaire du corps. Si les mots qui viennent de l'Autre n'ont de portée que réelle et symbolique, ça ne permet pas au sujet de se soutenir avec une consistance imaginaire. Réel et symbolique peuvent avoir pour conséquence de morceler le corps. L'expérience de Joyce semble nous indiquer que, pour parer à ce morcellement, il lui a fallu se construire un ego d'écrivain. Mais, encore une fois, pour que cet ego d'écrivain vaille quelque chose, il faut des lecteurs. Joyce fait de son lecteur imaginé intéressé par ses énigmes pendant trois cents ans, son symptôme.

D'où l'idée que dans la psychose plus qu'ailleurs le symptôme est une solution et qu'il implique souvent qu'un autre prête son concours à l'instauration de ce quatrième qui fait tenir l'édifice.

*Mots-clés : symptôme, vérité, plainte, famille, chaîne borroméenne.*

---

\*↑ Intervention lors de la 2<sup>e</sup> conférence du cycle *La psychanalyse dans notre époque*, « Les symptômes et leur(s) traitement(s) », visioconférence du 21 novembre 2020, organisée par le pôle 2, Aix-Marseille-Corse.

- 1.↑ J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, séance du 23 avril 1974.
- 2.↑ *Ibid.*, séance du 9 avril 1974.
- 3.↑ W. Blake, *Le Mariage du Ciel avec l'Enfer*, traduit de l'anglais par J.-Y. Lacroix, édition bilingue, Paris, Allia, 2011, p. 138.
- 4.↑ J. Lacan, « Note sur l'enfant », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 373.
- 5.↑ *Ibid.*
- 6.↑ J. Lacan, « Joyce le Symptôme », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 569.
- 7.↑ J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 71.